



N° BLE/33 – 15 décembre 1962

POUR UNE EDUCATION TOTALE DE L'HOMME AU MAGHREB

Le Maghreb est à la recherche d'un nouveau type d'homme musulman adapté au monde technique¹. On y aspire à un nouvel humanisme, à un style de vie et à une "vision du monde" qui valorisent tout l'homme. On espère apporter aux nouveaux problèmes des réponses humaines valables pour tout homme quel qu'il soit. L'homme de style traditionnel n'est pas à la hauteur du "nouveau monde", pour reprendre le titre du roman d'Assia Djebar. Des jeunes montent pleins de générosité, de bonnes intentions, d'idées, mais, en général, peu formés en profondeur parce que n'ayant jamais été éduqués totalement.

Les chrétiens_ peuvent apporter beaucoup sur ce plan éducatif. Ils le font de diverses manières. Ceci est bien connu de tous et apprécié des musulmans eux-mêmes. Que ce soit par des écoles et collèges, des centres professionnels, des foyers culturels, des contacts variés dans les familles elles-mêmes, etc. prêtres, religieuses, laïcs donnent le meilleur d'eux-mêmes, "faisant sortir" les valeurs présentes en tout homme, les affinant ou les redressant, les épanouissant.

Mais le poids des traditions, les coutumes surannées, les façons de penser moyenâgeuses comptent encore beaucoup et marquent les esprits. Pour passer au monde moderne, un certain nombre de "représentations de base" sont à transformer. Des "techniques de passage" s'imposent. Telle est du reste la recherche originale et féconde entreprise par le Secrétariat Social d'Alger dans son ouvrage récent : *De l'Algérie originelle à l'Algérie moderne (Éléments de sociologie culturelle au service de l'éducation de base)*². Ce travail vaut, en grande partie, également pour les autres pays du Maghreb.

Il en est de même de "quelques réflexions à la lumière de la réalité marocaine" parues dans la revue *Confluent*³, n° 23-24, sept-oct. 1962, pp, 527-559. "Pour une éducation totale" tel est le titre de cette investigation menée par un groupe de Français et de Marocains. L'étude a été en fait, écrite par un Français, corrigée et revue par des Marocains. Ceci est d'ailleurs fort intéressant, car il y a une manière de dire des choses peu agréables, par exemple qui ne doit pas choquer les Maghrébins, il y a une manière de faire passer un enseignement nouveau qui doit être accepté facilement des musulmans, parce que cet enseignement rejoint les préoccupations profondes de l'homme maghrébin d'aujourd'hui. De ce point de vue là ce travail nous paraît un bon modèle du genre. C'est pourquoi nous estimons utile d'en reprendre ici quelques passages caractéristiques.

¹ COMPRENDRE, Saumon, n° 44., "Un nouveau type d'homme musulman".

² Alger, 1981, 85p, Secrétariat-Social, 5, rue. Horace Vernet.

³ 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris 9^e, numéro double sur "l'Homme du Maghreb d'après l'Indépendance", 176 p.

Les auteurs ont été amenés à se demander ce qui a empêché jusqu'ici le musulman de l'Afrique du Nord de recevoir une formation humaine complète. Ils analysèrent pour ce faire le comportement du maghrébin à travers des écrits d'auteurs marocains contemporains⁴, où les frustrations, surtout, imposées par des tabous sociaux sont dénoncées vigoureusement en vue précisément d'une libération de l'homme. Celle-ci ne doit pas être synonyme de liberté anarchique. Une "éducation totale" doit au contraire former un homme nouveau.

* * *

Cette étude assez étendue ne prétend certes pas faire le tour de toutes les questions ni être exhaustive. Elle laisse de côté par exemple ce que la société est en droit d'exiger des individus et l'analyse des conséquences qui peuvent en découler dans le domaine politique et syndical. On s'y limite aux "conditions essentielles à l'épanouissement des personnes ; d'où les questions posées : Quelles sont les conditions nécessaires à l'épanouissement des personnes, et que chaque société devrait avoir le souci de garantir à ses membres ? Quelles conséquences devons-nous en tirer sur le plan éducatif ?".

Une certaine nostalgie semble se manifester chez les adultes au Maghreb, celle de l'éducation. Le mot revient souvent sur leurs lèvres et sous leur plume. Ils regrettent de n'avoir pas pu bénéficier totalement de cette "éducation". Ils souhaitent ardemment en tout cas que leurs enfants puissent en profiter. Cette éducation était, en effet réservée, autrefois à une élite. L'école traditionnelle a trop longtemps formé de "bons répétiteurs de textes et de fidèles rapporteurs de traditions et de sentences" ; c'était son souci. Quant à l'école moderne trop longtemps elle n'a songé elle aussi qu'à remplir des cerveaux, à former des intellects, à plaquer sur le fond ancestral une teinture moderne venue du dehors, en négligeant le cœur et la volonté". La famille, de son côté, malgré des valeurs certaines, s'est ordinairement contentée de "fournir à ses rejetons vivre et couvert, d'exiger d'eux en retour la soumission aux exigences du groupe, en restant inattentive à la maturation et à l'épanouissement des facultés affectives, intellectuelles et morales déposées en eux par le Créateur comme autant de germes fragiles".

Le réveil est venu. Aux divers niveaux de la société, on désire pour les jeunes une formation complète de la personne : développement physique sans doute, mais encore acquisition sur le plan intellectuel, moral et affectif d'un plein équilibre. Abd el Majid Ben Jelloun, dans son roman d'allure autobiographique, montre qu'il manquait aux jeunes marocains la foi en eux-mêmes⁵. Comment donc l'acquérir ? Trois points d'application sont abordés par les auteurs dans cette recherche d'une éducation totale :

"Il est en effet trois facultés par lesquelles l'homme se distingue de l'animal et qui le constituent en tant que personne : ce sont l'intelligence, capable de vérité ; la volonté, capable de bien ; le cœur, capable d'amour. C'est dans l'harmonie de ces facultés, s'appelant et se nourrissant les unes les autres, que se réalise une personne humaine, et tout travail d'éducation qui veut être complet n'en doit négliger aucune, pas plus qu'il ne peut ignorer l'importance de l'équilibre physique pour la santé morale des individus. De même donc que chaque personne doit tenter de parvenir à la pleine possession d'elle-même par l'exercice normal de ces trois facultés, ainsi la société doit favoriser au maximum sur ces trois plans de développement des personnes, puisqu'elle en est le milieu normal".

⁴ Les auteurs se servent surtout des œuvres marocaines suivantes. Dries Chraïbi, "Le Passé Simple" (Paris, Denoël, 1954), violent et outrancier mais de nos jours encore d'une grande actualité, – Abd el Majid Ben Jelloun, "Fît-t-tufûla", Enfance, (Impr, de l'Atlas et impr, Almidi, Casablanca), mesuré et bonhomme, – Allal el Fassi, "An noqd adh-dhati", L'autocritique (Le Caire, 1952), se voulant exhaustif, – Mehdi Ben Barka, "Nahwa binâ mujtama' jadîd", Pour la construction d'une société nouvelles considérations limitées au domaine social et politique.

⁵ Voir in fine le texte extrait de "Fît-tufûla".

I. EDUCATION DE L'INTELLIGENCE

1° - Libérer l'intelligence.

Un mal paralysait la société marocaine d'hier. M Ben Barka le stigmatise par ces mots : "inertie figée dans l'illusion", Puis il continue :

"Un certain orgueil amenait chaque Marocain à considérer la vie de sa société comme absolument incomparable, les Sciences et les techniques de son pays comme sans égales partout ailleurs, et les actions de ses concitoyens comme des hauts-faits rarement accomplis par les hommes. Cet orgueil nous poussait à voir le monde alentour et sa civilisation d'un œil méprisant, si tant est que nous le voyions, car en réalité nous vivions au fond d'un puits, derrière un rideau épais.

"Notre société était également caractérisée par la sclérose et le fanatisme : Aucun citoyen ne pouvait émettre une opinion nouvelle sans être aussitôt taxé par les gens cultivés – que l'on appelait savants – d'impiété et d'abandon de la religion. Car ces savants estimaient que le désir d'assimiler des sciences importées du dehors, et d'employer des techniques étrangères inconnues chez nous, devait être jugé comme une dévaluation de notre propre héritage – héritage dont les sciences et les techniques avaient atteint ; selon eux, le summum de l'évolution du progrès. Ils regardaient le monde extérieur, ses arts et ses techniques, ses sciences, sa civilisation, avec un œil méprisant et dédaigneux ("Nahwa binâ... " pp. 4-5).

C'est le mal dénoncé déjà en 1954 et dans des termes analogues par l'essayiste algérien Malek Bennabi ("Vocation de l'Islam", Paris), Conservatisme figé sclérosé de l'enseignement traditionnel, savoir encyclopédique, carence de "penseurs", culture morte. Cet orgueil et cette sclérose n'ont pris fin que depuis trente ans, ajoute M. Ben Barka.

Apparu à la fin du siècle dernier, le mouvement Salafî (retour aux sources et aux grands ancêtres des origines de l'Islam, les "Salaf"), réformiste, eut ses répercussions au Maghreb. Là comme au Proche-Orient, on entend ouvrir les portes de l'ijtihâd (de la recherche personnelle) et se libérer des carcans du taqlîd (conformisme "adhésion aveugle et irréfléchie à un enseignement reçu"). Une véritable libération de l'intelligence est donc en marche. Le risque existe néanmoins d'une licence non seulement des mœurs, mais encore de l'esprit : "Le risque qui aboutirait à plonger une société dans le relativisme intellectuel le plus stérile, dans le criticisme le plus contraire à la véritable critique".

2° Eduquer l'intelligence.

L'autocritique ne suffit pas. Il faut construire. Or très souvent, constatons-nous, même chez des penseurs comme le cheikh Abdouh (mort en 1905), on se contente d'affirmer purement et simplement. L'histoire est reconstruite en fonction d'idées préconçues sans aucun esprit critique. De nombreux exemples pourraient être apportés ici.

Les auteurs de l'étude insistent alors sur la nécessité de se soumettre à la vérité et exposent la saine conception chrétienne de l'ordre naturel. Ce passage est d'autant plus à retenir qu'il s'adresse à des musulmans. On n'oubliera pas entre autres que l'école théologique musulmane dominante jusqu'à nos jours (l'ach'arisme) ne reconnaît ni cet ordre naturel, ni les causes secondes et s'en remet à la volonté divine (conçue en réalité comme un volontarisme arbitraire).

La vérité religieuse est fondamentale.

"Cependant, la connaissance religieuse a ceci de particulier que – en définitive – elle ne parvient véritablement à son objet qui est Dieu dans ses rapports avec l'humanité (religion = ce qui relie l'homme à Dieu), que si Dieu lui-même se révèle de façon positive. L'homme aura pu parvenir, par patient effort de réflexion, ou par instinct, reconnaître l'existence du premier Principe qui est Dieu, mais, la distance est grande entre l'adhésion de l'intelligence à une vérité philosophique et l'adhésion vitale à une vérité "religieuse" : celle-ci nécessite la foi. Toutes les ressources de la raison pure ayant été épuisées, l'homme religieux devra en dépasser les limites pour se

soumettre à une Révélation venue d'en haut, à condition seulement qu'il l'ait reconnue comme vraie et authentifiée sur le plan naturel par la convergence profonde des indications rationnelles, des faits historiques et des besoins vitaux de l'homme et de la société. Mais il acceptera cette révélation comme un don venu de Dieu et non comme la résultante immédiate d'une élaboration rationnelle ou d'une expérience scientifique".

L'éducation dans le domaine religieux posant des problèmes particuliers (diverses exigences), la présente étude se limite plutôt au domaine commun à tous, croyants de toutes origines et incroyants, à celui de l'ordre naturel.

"S'il n'y a pas là deux domaines séparés, ils n'en sont pas moins distincts et puisqu'il est vrai que le Dieu découvert par la raison est le même que celui révélé à la foi, on peut dire que travailler au développement de l'intelligence en lui faisant découvrir l'ordre naturel créé par Dieu, c'est, d'ores et déjà, la rendre capable de foi en sa Révélation, ne serait-ce qu'en l'habituant à se soumettre humblement à la réalité de l'ordre créé et de ses lois".

Bien des orientalistes ont remarqué dans la pensée islamique ce que notait l'écrivain égyptien contemporain Ahmed Amin : une certaine "faiblesse dans l'explication par les causes", c'est-à-dire "l'incapacité d'établir parfaitement une relation de cause à effet" dans l'analyse d'un phénomène, et "l'absence d'esprit de synthèse". Ahmad Amin pense que c'est là non pas une caractéristique de la mentalité sémitique, mais seulement une étape naturelle par laquelle passent les peuples... et qui dépend des conditions géographiques et sociologiques". Malek Bennabi entendait réfuter le professeur Gibb en se servant du même argument.

En tout cas, "l'Observation aussi précise que possible du réel, la saisie des relations qui relient entre eux les phénomènes naturels, la recherche des causes qui les déterminent, la découverte des lois qui les régissent, tel est précisément ce à quoi doit s'exercer l'intelligence si elle veut parvenir à la vérité : c'est là une exigence essentielle non seulement au niveau des sciences exactes, des sciences humaines ou de la philosophie, mais encore à celui, plus humble, de la vie quotidienne : en elle se trouve le fondement de ce "réalisme" dont le besoin se fait sentir très profondément dans les aspects les plus divers de la vie".

La démarche de l'esprit établissant une relation de cause à effet, même si elle a été comprise intellectuellement, est certes loin d'être intégrée au niveau de la pratique. Des exemples sont donnés qui pourraient être multipliés : difficulté rencontrée par le Moniteur d'écoles d'Infirmiers à faire admettre par ses élèves la liaison de cause à effet entre une piqûre mal faite ou un traitement oublié et l'aggravation du mal de leur patient ; manière de parler des malades eux-mêmes qui ne voient souvent pas la relation entre le médicament et la guérison mais qui attribuent celle-ci directement à Dieu, expressions populaires mettant au compte de l'action directe de Dieu dans le monde tel phénomène, tel fait explicable par les causes naturelles. On ne saisit pas que Dieu gouverne le monde par l'intermédiaire des lois naturelles posés par Lui-même dans sa création.

"Il appartient à l'homme intelligent de les découvrir par l'effort de sa raison : c'est là la meilleure louange qu'il puisse adresser à Celui qui fit tout, non pas dans l'arbitraire d'une volonté changeante mais selon une divine Sagesse.

Nombreux seraient les exemples qui viendraient ici illustrer nos propos, et montrer que ce qui fait défaut le plus souvent aux individus, c'est d'avoir pu goûter un jour, en un domaine quelconque, la certitude d'un ordre naturel objectif qui existe, qu'ils peuvent voir, toucher, juger ou déceler grâce à un effort patient de leur intelligence. Une telle certitude leur donnerait foi en eux-mêmes, car, aussi difficile soit-il à découvrir, souvent à travers les phénomènes et même si Dieu le bouleverse en des moments exceptionnels ; cet ordre naturel a une solidité divine sur laquelle l'homme peut et doit prendre appui pour progresser et se réaliser".

II. FORMATION DE LA CONSCIENCE MORALE

Le progrès de l'homme est également conditionné par la volonté. Celle-ci s'applique à l'accomplissement du bien selon des jugements de valeurs dictés par la conscience.

"Tendance naturelle par laquelle l'homme désire et poursuit les choses sous l'aspect du bien, la volonté est donc aussi la faculté de choisir entre le bien et le mal. Elle est en cela éclairée par la conscience. Celle-ci est une propriété de l'esprit par laquelle l'homme porte des jugements normatifs, spontanés ou réfléchis, sur la vie morale des actes qu'il pose. Cette voix intérieure qui, tour à tour, commande ou défend lorsque le choix est à faire, qui blâme ou félicite lorsque l'acte est accompli, est le principal garant de tout progrès humain véritable.

"D'où l'importance d'une éducation qui, favorisant le jeu normal de la conscience naturelle des individus, leur permet non seulement de se déterminer en toute liberté, mais encore de se juger eux-mêmes en toute lucidité et honnêteté".

Abd el Majid Ben Jelloun dans "Fît t-tufûla" constatait en somme que ses compatriotes, à l'âge de l'enfance étaient dépourvus de personnalité morale. A ce qu'il lui semblait "ils avaient rarement appris à juger par eux-mêmes de la valeur morale de leurs actes... ou plus exactement, on ne leur avait appris à juger de leurs actes qu'en fonction d'une norme extérieure à eux, et dont ils n'avaient pas approfondi les justifications au niveau de leur conscience". Ainsi donc, ils ne pouvaient la plupart du temps apprécier la valeur profonde de tel acte bon. De plus, ils réagissaient ordinairement selon une conscience collective extérieure à la leur, celle de la société. Cette règle de moralité ne correspondait pas chez eux à une exigence profonde et personnelle. "D'où comme le disent les auteurs, ce manque de foi en eux-mêmes, non seulement sur le plan de l'intelligence, et qui les poussait à se référer presque uniquement à des textes appris, mais encore sur le plan de la volonté, faisant d'eux, non pas des personnes pleinement épanouies dans toutes leurs facultés, mais les exécuteurs fidèles d'une volonté extérieure".

1° La primauté donnée à la loi positive.

Les causes profondes de cet état de fait sont à chercher d'abord dans la primauté, sinon l'exclusivité, donnée dans la vie morale à l'accomplissement des lois positives transmises par voie d'autorité. Plus que l'écho d'une exigence enracinée dans la nature de l'homme, elles étaient le reflet d'un mode de vie et d'un équilibre social traditionnel.

Or "c'est en référence à la loi naturelle que la conscience doit, en définitive, juger de la valeur morale des lois édictées par la société et des actes qui, en découlent, et non l'inverse. Certes, ce que nous appelons maintenant "loi naturelle", ou "principes moraux naturels", comme la justice, la vérité, la liberté, le respect des personnes, n'a fait historiquement son apparition dans la conscience de l'homme – ou du moins n'a pris de valeur de loi absolue et intangible – que grâce à la Révélation Divine. Elle s'enracine donc dans une vision spirituelle de l'homme et de sa destinée. Il suffit d'ailleurs de constater comme elle se désagrège progressivement dans une société négatrice des valeurs spirituelles, pour être convaincu de son origine supra-humaine. Mais elle n'en est pas moins naturelle pour autant et fait partie du patrimoine commun de l'humanité. C'est donc à elle que la conscience des individus doit se référer en premier lieu dans le jugement de valeur qu'elle porte sur les actions humaines. "

Les lois positives établies par les sociétés n'ont de valeur que comme "pédagogues en vue d'une éducation de la conscience morale". Secondes par rapport aux lois naturelles, leur justification doit être assumée au niveau de la conscience de chacun.

"Ce n'est pas tant un ensemble de normes sociales relatives que la conscience doit prendre comme critères de jugement pour distinguer la faute de l'action droite. C'est bien plutôt un ensemble de principes fondamentaux, enracinés dans la nature de l'homme, auxquels doit être éveillée progressivement la conscience de l'enfant, et qui garantissent, pour chaque personne humaine, l'accomplissement de sa destinée spirituelle.

Toute éducation qui, négligeant ces points fondamentaux, fait de la vie morale la soumission à un ensemble de coutumes sociales ou de lois extérieures considérées comme un absolu arrivera peut-être temporairement à former les bons exécutants d'une volonté extérieure ; elle ne formera pas des personnes humaines".

2° La contrainte morale de la société

Abd el Majid Ben Jelloun parlait encore d'une "peste morale" dans la société marocaine : l'emprise sociale, l'atmosphère générale, la pression diffuse constituant une contrainte morale souvent aussi pesante qu'une véritable contrainte matérielle. Une certaine discipline sociale est nécessaire, certes, mais elle doit faire appel à l'adhésion réfléchie des personnes, autrement elle ne peut être éducative. Une société pleinement évoluée ne peut pas se contenter de la contrainte habituelle pour empêcher le désordre et le chaos ou pour progresser dans la lutte contre le sous-développement du pays. Il faut un appel à la liberté à la responsabilité de chaque citoyen.

Le jeune marocain, disait le même écrivain, a plutôt tendance à la ruse et à l'opportunisme. Sans ossature morale personnelle, telle est sa façon de se défendre dans une société qui l'enserme de toutes parts. D'où encore le manque habituel de franchise et de netteté. La fluidité dans les attitudes et les dérobades aussi bien que les brusqueries et les intransigeances.

Une solution à ces déviations n'aura de valeur que si elle fait appel à la conscience de chacun. Une incertitude foncière se manifeste dans les comportements des jeunes ; elle ne peut être que ruineuse pour la vie humaine, morale et spirituelle. "Seule une éducation et un développement de la conscience, peuvent contribuer à donner à ceux qui en manquent cette personnalité et cette ossature morale qui feront d'eux des hommes et des femmes pleinement épanouis".

III - L'EPANOUISSEMENT DES PERSONNES SUR LE PLAN AFFECTIF.

L'homme a un cœur fait pour l'amour. Cet amour, source du dynamisme profond de l'être, ne se développe moralement que si la société (la famille d'abord) procure les conditions nécessaires à une pleine maturation sur le plan affectif. Deux aspects complémentaires sont à envisager :

1° Les rapports entre les sexes.

Le problème essentiel ici est celui de la place de la femme dans la société. Les juristes discutent sur les droits de la femme. On polémique, on tire du Coran ce que l'on veut. Mais ce qui est plus important c'est la réalité elle-même. Les écrivains marocains (ou du Proche-Orient) nous décrivent précisément l'excessive pudibonderie vestimentaire, la séparation rigoureuse des sexes, même souvent à l'intérieur d'une même famille. Peur de la femme ? Manque de confiance ou garantie contre la débauche ? Simple coutume, diront certains. Abd el Majid Ben Jelloun, quant à lui, avoue que son "intelligence n'était pas encore arrivée au point de pouvoir s'imaginer qu'une nation entière jouait sans arrêt à ce jeu éternel" (de cache cache)

Les racines de ces comportements sont à chercher dans : "la certitude et assurance d'une part, le manque de foi en soi-même et l'incertitude d'autre part". Deux aspects nouveaux apparemment opposés mais qui se conditionnent l'un l'autre. L'homme a conscience d'être un maître absolu, au pouvoir discrétionnaire sur sa femme. Souvent le fils aîné est déjà un petit despote pour sa sœur. C'est "dans les règles du jeu", accepté par la coutume et "même souvent érigé en principe d'éducation par les parents". L'enfant n'apprend donc pas à respecter sa sœur comme son égale. Bien au contraire, imbu de sa supériorité, il se croit obligé d'adopter un comportement autoritaire. Devenu jeune homme, devenu époux, il ne sera pas préparé à une attitude de saine camaraderie ou d'attention affectueuse envers la jeune fille ou envers son épouse.

"Le résultat en sera ce grand corps social qui - selon l'expression d'une personnalité de ce pays - "ne respire que par un poumon, c'est-à-dire par l'élément masculin ; l'élément féminin restant - sauf exceptions notables - dans une situation secondaire et inférieure, et ne pouvant apporter de ce fait à la société, comme il le devrait, cette délicatesse et cette nourriture de cœur dont il est par nature le dépositaire".

A cela correspond le manque de foi en soi-même et l'incertitude sur ce que doivent être de saines relations entre les sexes : méconnaissance réelle chez les garçons de ce qu'est la jeune fille au plan affectif et sentimental. Les mécanismes physiologiques de la reproduction n'ont pas de secret pour eux, mais ils ignorent ce que la jeune fille attend sur le plan de l'amour. D'autre part, chez les filles, on constate souvent un infantilisme affectif parallèlement à une dangereuse précocité au plan

des. réalités charnelles. Ceci, d'ailleurs, comme certaines autres constatations faites précédemment, se retrouve en d'autres pays non musulmans.

Une éducation est à entreprendre dans ce domaine : recherche d'un idéal de l'amour, "état de complaisance spirituelle, fusion des âmes" (Ibn Hazm de Cordoue, mort en 1064) ; ascèse et sacrifice de soi-même ; assainissement de l'atmosphère des familles, des écoles, des groupements ; éducateurs équilibrés sans complexes malsains vis-à-vis des réalités physiques. La pudibonderie, les interdits, la licence, la presse du cœur, ni le rigorisme ni le laxisme ne résoudront ce problème de l'épanouissement de chaque personne dans l'amour.

2° La vie de famille.

Cet équilibre est à instaurer d'abord dans la famille, source de la sécurité physique et de la maturation affective et spirituelle de l'enfant. On ne dira jamais assez quel sentiment de frustration se tapit dans le cœur d'un enfant qui n'a pas connu – ou peu – de tendresse dans son milieu familial, sentiment dont la blessure reste vive jusque dans l'âge adulte".

Les romans contemporains sont souvent des cris de révolte, tel celui de Driss Chraïbi ou celui de Leïla Baalbaki ("Je vis", Beyrouth, 1958). Certes, il ne faut pas généraliser indûment des cas particuliers. Ils sont cependant indicatifs d'une situation de jeunes. De nombreux jeunes – et pas uniquement des adolescents – sont demeurés "des orphelins sur le plan affectif". D'où vient, poursuivent les auteurs de l'étude analysée, que le moindre regard d'amitié, la moindre parole d'encouragement, le moindre geste d'affection à leur égard est ressenti par eux à ce point, comme une longue étendue habituellement brûlée par le soleil refléurit soudain à la première pluie ?" .

La famille offre aux jeunes un cadre de vie et une sécurité matérielle, mais plus rarement un véritable milieu éducatif. Ils n'y trouvent pas cette attention qui devrait être portée à leur croissance spirituelle, à leur maturation intellectuelle, et à leur épanouissement affectif. Le récit autobiographique de Mouloud Feraoun, "Le fils du pauvre (Paris 1954), décrit parfaitement cette atmosphère. L'affection existe certes entre parents et enfants, mais surtout lorsque ceux-ci sont tout petits. Précisons même que l'on constate davantage de gestes extérieurs très expansifs qu'un authentique souci éducatif. L'enfant est roi et à mesure qu'il grandit il joue son petit despote, tandis que du côté des parents l'on remarque une certaine "distanciation", une certaine froideur même chez le père s'il s'agit du garçon. La contrainte est plus forte en ce qui concerne la fille.

"Vide et solitude à l'intérieur de sa famille, telle sera l'impression qui dominera alors, chez le jeune, et dont il prendra peu à peu conscience". Des témoignages nombreux et concordants nous le disent.

* * *

En conclusion les auteurs rappellent les limites de leurs réflexions : ils ont voulu surtout dégager un esprit, une orientation générale pour des problèmes de fond posés à la société marocaine en évolution. Des points auraient dû être développés, l'effort entrepris déjà au Maroc aurait pu être analysé. Mais tel n'était pas le propos.

Telle qu'elle se présente, cette étude peut s'appliquer à l'ensemble du Maghreb car elle traite des problèmes de base de la société musulmane d'Afrique du Nord. Les orientations données et l'esprit qui doit animer la recherche sur le plan de l'éducation valent pour des Algériens et des Tunisiens. Retenons la franchise de ces propos basés sur ce que disent les musulmans eux-mêmes. Retenons la délicatesse dans la manière de s'adresser à un lecteur non chrétien pour faire comprendre un certain nombre de vérités que le musulman n'a pas l'habitude d'entendre dans son milieu de vie.

La question fondamentale qui se pose pour le Maroc (et aussi pour la Tunisie et l'Algérie) est formulée ainsi :

"Le Maroc saura-t-il former des hommes et des femmes ayant non seulement une compétence technique, mais aussi et surtout la sûreté et l'honnêteté intellectuelle, la valeur morale, le sens des responsabilités et le désintéressement au service d'autrui, l'équilibre humain et affectif et toutes les qualités personnelles qui leur sont indispensables pour mener leur pays dans le sens du progrès et accéder, eux et leurs

compatriotes, à leur pleine stature humaine ?

Le Maroc saura-t-il trouver un nouvel équilibre humain, en harmonie avec le monde moderne ; et, sans négliger ce que sa tradition culturelle comporte d'humanisme véritable, saura-t-il faire le partage, dans l'héritage du passé, entre ce qui est sclérosé et ce qui est source de vie ? Saura-t-il faire face avec lucidité au monde d'aujourd'hui, en assimiler non seulement les techniques et les commodités matérielles, mais surtout les valeurs humaines réelles, tout en rejetant ce qui est falsifié et destructeur ?".

Ces questions sont devenues des lieux communs. Mais les choix sont à faire dès maintenant. En toute lucidité et honnêteté, les Maghrébins sont-ils équipés pour faire ces choix ?

TEXTE

Extrait du roman à allure autobiographique de Abd el Majid Ben Jelloun, Fit-tufûla (enfance), pages 149-156. Traduction originale dans l'étude analysée. Né en 1915 au Maroc, Abd el Majid Ben Jelloun est actuellement ambassadeur du Maroc au Pakistan. Outre ces souvenirs d'enfance, il a publié en arabe un recueil de nouvelles.

Dans le récit il s'agit d'un jeune marocain, qui ayant passé une partie de son enfance à Manchester, en Angleterre, où se trouvait son père, a reçu une éducation de style anglais. A dix ans il revient au Maroc et découvre un autre mode de vie et une autre société ; il constate que ses nouveaux camarades n'ont pas les mêmes comportements que les siens et que ceux des petits Anglais.

"... L'enfant marocain n'a rien à envier à son camarade anglais : il sait très bien jouer, il comprend ce que n'importe quel enfant est capable de comprendre. Et pourtant, il y a quelque chose qui l'empêche d'être complet. Qu'est-ce que c'est ?

Les enfants marocains jouent avec la même habileté que j'avais constatée habituellement chez les enfants anglais ; ils rient et pleurent pour les mêmes causes qu'eux ; leur visage est épanoui, leur corps bien formé, leur intelligence éveillée. Mais, si j'avais pu avoir à ce moment là l'esprit assez développé pour comprendre, j'aurais dit : la foi en eux-mêmes, voilà ce dont je ne trouve pas trace chez mes nouveaux camarades enfants marocains.

L'enfant anglais reçoit une formation complète sur le plan physique comme sur le plan "moral et spirituel" (ma'nawi, sur le plan de la personnalité profonde). L'enfant marocain, lui, reçoit, sur le plan physique, une formation complète, mais sur ce plan seulement ; le plan "moral et spirituel" par contre, c'est chez lui une ruine qui finit de s'écrouler en se désagréant.

L'enfant marocain ne distingue entre la faute et l'action droite qu'à la lumière de ce qu'il entend dire par les adultes ; je peux même prétendre que ses pieds nus, sa tête rasée, ses vêtements amples, ne sont pas étrangers à la question.

L'enfant anglais foule le sol de ses pieds et entend le bruit métallique de ses chaussures sur le macadam ; sa tête se dresse, bien droite. L'enfant marocain, lui, foule la terre nue de ses pieds nus ; il n'entend pas le bruit de ses pas, comme s'il marchait sur le sable ; il garde la tête baissée ; l'enfant anglais est toujours prêt à relever bravement le défi ; l'enfant marocain, lui, a plutôt tendance à la ruse et à l'opportunisme.

Je peux dire maintenant qu'une peste morale affreuse ravageait les âmes des enfants de ce temps, non moins dévastatrice que les autres genres de peste qui s'abattaient habituellement sur ce pays.

Je mis donc ces habits amples, ces larges vêtements qui auraient suffi à recouvrir dix enfants de ma grosseur, ces habits qui, m'interdisant de bouger, m'incitaient à la paresse et tuaient irrémédiablement dans mon corps toute activité, comme s'ils étaient des carcans pour mon esprit, des entraves pour mon enfance ; comme elle voulaient me précipiter avant le temps dans un âge de décrépitude qui n'était pas le

mien puisque j'étais encore dans la fleur de mon enfance".



S. M. A. Comprendre
20, rue du Printemps
PARIS
C. C. P. : 15 263 74